

LITTERATURE

Les Juifs dans le *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval

*Le 26 janvier 1855, Gérard de Nerval était trouvé pendu rue de la Vieille Lanterne à Paris. Pour marquer ce cent cinquantième anniversaire, nous avons voulu, à travers quelques images de son *Voyage en Orient*, rechercher quelques aspects de la personnalité du poète.*

R.K.

En 1843, après la mort de Jenny Colon, qu'il a aimée, Gérard de Nerval visite l'Orient. Sans doute ce voyage, mis à la mode par de grands devanciers comme Chateaubriand et Lamartine, correspond-il à un besoin d'évasion. Mais cette tentative de dépaysement et de recherche de soi-même s'est enrichie d'épisodes imaginaires et de nombreux emprunts livresques. L'itinéraire lui-même du voyage est le résultat d'une re-composition littéraire. Dans le *Voyage en Orient*, publié en 1851, on va donc voir apparaître clairement les préoccupations et les hantises du poète. On peut donc se demander quelle place Nerval va donner aux Juifs dans cet Orient totalement recomposé.



Nerval par Nadar

C'est au début du voyage, en route "vers l'orient", à Vienne, que Nerval mentionne pour la première fois la présence de Juifs :

"Je vais te parler d'un cabaret non moins enfumé que le *Ratskeller* de Brême ou l'*Auerbach* de Leipzig, d'une certaine cave que j'ai découverte près la Porte-Rouge, et dont il est bon de te faire la description, car c'est celle-là même dont je t'ai déjà dit quelques mots dans ma lettre précédente ...

C'est bien une cave, en effet, vaste et profondément creusée : à droite de la porte est le comptoir de l'hôte, entouré d'une haute balustrade toute chargée de pots d'étain ; c'est de là que coulent à flots la bière impériale, celle de Bavière et de Bohême, ainsi que les vins blancs et rouges de la Hongrie, distingués par des noms bizarres ... On y rencontre seulement des danseuses qui se chaussent, des jeunes premières qui mettent leur rouge, des soldats qui s'habillent en figurants ; là est le vestiaire des valseurs, le refuge des chiens ennemis de la musique et de la danse, et le lieu de repos des marchands juifs qui s'en vont, dans l'intervalle des pièces, des valse ou des chants, offrir leurs parfumeries, leurs fruits d'Orient, ou les innombrables billets de la grande loterie de Meidling.

Il faut monter plusieurs marches et percer la foule pour pénétrer enfin dans la pièce principale."

Cette évocation du cabaret viennois pourrait s'inscrire dans l'image que la génération romantique a de l'Allemagne si Nerval ne tenait pas à souligner le caractère cosmopolite et coloré du lieu : dans cette partie de la "cave", où s'habillent les acteurs des diverses attractions du cabaret, on voit "couler à flots" les bières de Bavière, de Bohême et les vins de Hongrie. On retrouvera ce décor dans le prologue des *Contes d'Hoffmann* d'Offenbach. C'est, en tous cas, en ce lieu que Nerval inscrit l'évocation des "marchands juifs" dont on ne connaît que ce qu'ils vendent. De même, leur présence n'est soulignée par aucun mouvement et par aucune couleur. On note enfin qu'ils n'apparaissent qu'après "les chiens ennemis de la musique et de la danse". Sans doute Nerval veut-il surtout souligner, d'une façon graduée, les trois fonctions du lieu : "vestiaire", "refuge", "lieu de repos". Pour l'esprit romantique, la cave apparaît comme un abri paradisiaque. En y ajoutant des notations de couleurs, de parfums et de mouvements, Nerval fait de cette cave un lieu d'émerveillement. Enfin, ces "marchands juifs" semblent symboliquement chargés de transporter dans la salle de spectacle une part de rêve et d'évasion, lorsqu'ils vont proposer "leurs parfumeries, leurs fruits d'Orient" ou les billets de loterie. En entrant dans ce cabaret viennois, Nerval semble en fait rechercher une évasion vers un paradis artificiel et merveilleux.

Quelques pages plus loin, Nerval, toujours à Vienne, donne des Juifs une description plus précise :

"Voilà ma vie : tous les matins je me lève, j'échange quelques salutations avec des Italiens qui demeurent à *L'Aigle noir*, ainsi que moi ; j'allume un cigare et je descends la longue rue

de Leopoldstadt. Aux encoignures du quai donnant sur le quai de la *Vienne*, petite rivière qui nous sépare de la ville centrale, il y a deux cafés où se rencontrent toujours de grands essaims d'Israélites au *nez pointu*, selon l'expression d'Henri Heine, lesquels tiennent là une sorte de bourse, les uns en plein air, les autres, les plus riches, dans les salles du café. C'est là que l'on voit encore de merveilleuses barbes, de longues lévites de soie noire, plus ou moins graisseuses, et que l'on entend un bourdonnement continu qui justifie l'expression du poète. Ce sont, en effet, des essaims, mêlés d'abeilles et de frelons."

En ce qui concerne "la petite rivière [de la] *Vienne*", une note de Jean Guillaume et de Claude Pichois nous donne les indications suivantes :

"Nerval se trompe : la rivière Wien, maintenant recouverte en grande partie, coule au sud-est de la ville avant de rejoindre le Donau Kanal qui sépare Leopoldstadt du centre."

Il y a donc, chez Nerval, quelques imprécisions qui donnent à son récit un caractère imaginaire. Les Juifs que Nerval décrit ici semblent avoir comme activité celle des "coulissiers" que Zola décrira avec plus de précision dans *L'Argent*. Nerval s'appuie sur une référence à Henri Heine, qui semble donner au tableau une apparence d'objectivité ; mais la comparaison aux "essaims d'abeilles et de frelons" témoigne d'un mépris certain pour les Juifs. Gilbert Durand note, en effet, que "pour la conscience commune, tout insecte ... est larve". En outre, Les "bourdonnements continus" de ces Juifs semblent évoquer une agitation grouillante ou chaotique, magnifiquement soulignée par l'évocation des "merveilleuses barbes [et des] longues lévites de soie noire, plus ou moins graisseuses". Peut-être cela témoigne-t-il, chez Nerval, d'une certaine angoisse devant ce qui lui est extérieur, devant ce qui lui paraît étrange, devant l'autre.

La manière dont les Juifs viennois apparaissent ici nous apporte plus d'informations sur Nerval que sur les lieux visités par le poète. Pour échapper à un monde extérieur qu'il ne comprend pas et qui l'angoisse, Nerval se réfugie dans la recomposition d'un voyage qui doit prendre la forme d'un univers paradisiaque :

"C'est bien le soleil d'Orient et non le pâle soleil du lustre qui éclaire la jolie ville de Syra, dont le premier aspect produit l'effet d'une décoration impossible. Je marche en pleine couleur locale, unique spectateur d'une scène étrange, où le passé renaît sous l'enveloppe du présent."

Dans ce, voyage dont "la couleur locale" est soulignée par le "soleil d'Orient", les Juifs de Vienne semblent apparaître comme le peuple de l'obscurité et du noir : dans la cave du cabaret, ils paraissent se fondre dans la pénombre de la pièce, comme pour souligner, par leurs silhouettes imprécises la couleur des maquillages, des uniformes ou des déguisements. Dans les cafés où ils boursicotent, on est frappé par leurs "longues lévites noires". Gilbert Durand dit, dans *Les structures anthropologiques de l'imaginaire* :

"La noirceur est toujours valorisée négativement. Le diable est presque toujours noir ou recèle quelque noirceur. L'antisémitisme n'aurait peut-être pas d'autre source que cette hostilité naturelle pour les types ethniques sombres."

Peut-être y-a-t-il, dans ces descriptions de Nerval, quelque chose de plus profond qu'une "simple hostilité naturelle pour les types ethniques sombres" : A partir du moment où l'idée de noirceur peut être liée au diable, elle revêt une connotation morale qui a sans doute son origine dans la petite enfance. Nerval semble projeter sur les Juifs une sorte d'angoisse qui a peut-être pour point de départ une peur infantile du noir ou un sentiment de culpabilité lié à la mort de sa mère.

*

La vision que Nerval va nous donner des Juifs d'Égypte est peut-être différente. Ils apparaissent d'abord dans la description que le poète donne du Caire :

"Toute la ville est partagée en cinquante-trois quartiers entourés de murailles, dont plusieurs appartiennent aux nations cophte, grecque, turque, juive et française."

Sous le terme de "nations" se trouvent ici rassemblés des groupes de diverses nationalités (Grecs, Turcs et Français) et des groupes d'origine religieuse (les Cophtes, ces Chrétiens d'Égypte, et les Juifs). Peut-être cela provient-il de ce que le mot "nation" vient du latin "natio", signifiant "naissance". Gransaignes d'Hauterive dit, dans son *Dictionnaire d'ancien Français*, que le mot "nacion" a, jusqu'au XVI^{ème} siècle, le sens de "naissance, extraction, race". En 1788, l'Abbé Grégoire parle encore de la "nation hébraïque" et, au début de la Révolution, l'expression "nation juive" semble simplement désigner ceux qui sont nés Juifs. C'est sans aucun doute ce sens-là que Nerval donne ici au mot "nation". Sous l'apparente objectivité du voyageur décrivant les "cinquante-trois quartiers entourés de murailles", on voit peut-être apparaître certains archétypes : les murailles séparent les quartiers et les rendent extérieurs les uns aux autres ; elles permettent aussi de créer, au sein de chaque "nation", une certaine intimité. Gilbert Durand dit :

"Il faut faire un réel effort pour disjoindre les symboles du repos, de l'insularité tranquille, de ceux de "l'univers contre" de ceux qui identifient les murailles et les remparts. Bachelard ne réussit jamais complètement à discerner de la quiétude intérieure et protégée de la ville l'aspect polémique et défensif du rempart."

En présentant ces murailles, à la fois protectrices et défensives, Nerval semble se donner pour but de nous présenter l'image d'une ville étrange, qui lui semble en quelque sorte écartelée entre plusieurs "nations", et dans laquelle il pourra "errer à l'aventure, sans interprète et sans

compagnon". Ainsi, totalement séparé de compagnons français, il va avoir du Juif une image différente de celle qu'il avait eue à Vienne.

Nerval nous les présente d'abord, mêlés à la vie quotidienne du pays :

"M. Jean est un débris glorieux de notre armée d'Égypte. Il a été l'un des trente-trois Français qui prirent du service dans les Mamelouks après la retraite de l'expédition. Pendant quelques années, il a eu comme les autres un palais, des femmes, des chevaux, des esclaves : à l'époque de la destruction de cette puissante milice, il fut épargné comme Français ; mais, rentré dans la vie civile, ses richesses se fondirent en peu de temps. Il imagina de vendre publiquement du vin, chose alors nouvelle en Égypte, où les chrétiens et les juifs ne s'enivraient que d'eau-de-vie, d'arak, et d'une certaine bière nommée *bouza*. Depuis lors les vins de Malte, de Syrie et de l'Archipel firent concurrence aux spiritueux, et les musulmans du Caire ne parurent pas s'offenser de cette innovation."

On constate ici que les Juifs égyptiens sont mis à égalité avec les Chrétiens d'Égypte et "les musulmans du Caire". Le Français qui introduit le vin dans leur vie quotidienne, leur est extérieur et semble bénéficier sur eux d'une certaine supériorité puisqu'il introduit en Égypte la vente du vin. Il y a peut-être aussi comme une progression dans la symbolique des boissons consommées par les Chrétiens et les Juifs égyptiens. Bachelard montre que l'eau de vie fait la synthèse entre l'eau et le feu : "Elle ne se borne pas à dissoudre et à détruire comme l'eau forte. Elle disparaît avec ce qu'elle brûle. Elle est la communion de la vie et du feu." L'alcool, qui symbolise donc, selon l'expression de Jean Chevalier et de Alain Gheerbrant, "le feu de la vie", est aussi un moyen d'évasion vers ce que Nerval appellera "les chimères". A cette symbolique du feu et du rêve, le vin semble ajouter une nouveauté ; accepté par "les musulmans du Caire", il semble symboliser la libération à l'égard des inhibitions et des interdictions conventionnelles ; cette vision du vin, qui fait un peu penser à Dionysos, semble annoncer l'évocation du dieu, dans *Myrtho*, le second poème des *Chimères*. Cette évocation de la vie quotidienne des habitants du Caire permet à Nerval de se libérer de certains de ses fantasmes. Le "voyage en Orient" est, pour lui, le moyen de se libérer des interdictions conventionnelles en se dirigeant vers le pays des songes.

Parallèlement à ces réflexions dans lesquelles Nerval projette ses propres angoisses, on voit apparaître comme une méditation sur les rapports entre les Musulmans et les Juifs :

"Je m'étonnais de voir un musulman imiter l'intolérance catholique. Pourquoi les enfants d'Ismaël maudiraient-ils l'antique Égypte, qui n'a réduit en esclavage que la race d'Isaac ?".

On note tout d'abord que Nerval semble vouloir adopter une certaine objectivité religieuse lorsqu'il marque son étonnement "de voir un musulman imiter l'intolérance catholique". Peut-être y-a-t-il chez lui une certaine politesse qui consiste à vouloir placer la religion de ses hôtes au-dessus du catholicisme. On note surtout que Nerval oppose clairement "les enfants

d'Ismaël" à "la race d'Isaac". Cette opposition, qui se fait au profit de ceux qui dominent à ce moment-là la Palestine, se manifeste par le changement de substantif ("enfants"/"race"). L'époque du *Voyage en Orient* est aussi celle de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* de Gobineau et des œuvres de Wagner. Nous sommes dans ce courant de mentalités qui cherche à exprimer la supériorité des blancs aux cheveux blonds en soulignant la division des "races" sémites.

On voit apparaître ailleurs une déférence extérieure de Nerval pour ceux qui dominent la région qu'il visite. Il rencontre un jour un Arménien que le pacha a chargé de traduire une brochure :

"Je jetai un coup d'œil sur cette brochure, imprimée à Paris. C'était un rapport de M. Crémieux touchant l'affaire des Juifs de Damas. L'Europe a oublié ce triste épisode, qui a rapport au meurtre du père Thomas, dont on avait accusé les Juifs. Le pacha sentait le besoin de s'éclairer sur cette affaire, terminée depuis cinq ans. C'est là de la conscience, assurément. L'Arménien était chargé en outre de traduire *L'Esprit des lois* de Montesquieu et un manuel de la garde nationale parisienne. Il trouvait ce dernier ouvrage très difficile, et me pria de l'aider pour certaines expressions qu'il n'entendait pas. L'idée du pacha était de créer une garde nationale à Beyrouth, comme du reste il en existe une maintenant au Caire et dans bien d'autres villes de l'Orient. Quant à *L'Esprit des lois*, je pense qu'on avait choisi cet ouvrage sur le titre, pensant peut-être qu'il contenait des règlements de police applicables à tous les pays."

Le texte aborde le mémoire d'Adolphe Crémieux concernant des Juifs de Damas accusés d'avoir commis un crime rituel sur les personnes du Père Thomas et de son domestique Ibrahim Amarah. On note que l'Europe "a oublié ce triste épisode", sur lequel Nerval ne se prononce pas, sans doute parce que "l'affaire [est] terminée depuis cinq ans". Sans doute le poète n'éprouve-t-il pas le besoin de s'élever contre le mythe du Juif buveur de sang, sans doute pour rester lui-même extérieur à l'affaire. Par contre, il note qu'il y a chez le pacha un désir certain de "s'éclairer sur cette affaire". Nerval estime qu'il y a "là de la conscience". L'estime de Nerval pour le pacha est immédiatement nuancée par l'incompréhension dans laquelle ce dernier tient la littérature française. Ainsi, en restant extérieur au problème dont s'est occupé Adolphe Crémieux, en notant l'incompétence des Orientaux devant la littérature française, Nerval exprime une certaine supériorité qui cache à peine un sentiment d'infériorité et une angoisse profonde.

On retrouve, chez Nerval, ce sentiment de supériorité au moment où il achète, au bazar, une jeune esclave javanaise. Il s'agit là d'une pratique courante. On pense un peu à *Madame Chrysanthème* de Pierre Loti. On connaît surtout l'histoire de Charles de Ferréol, Ambassadeur de France à Constantinople, qui, en 1698, achète une petite Cicasienne, esclave d'un sérail, la ramène à Paris. Aïsié, que l'on connaît par sa correspondance, entrera dans la société libertine et cultivée de la Régence. En ce qui concerne Nerval, c'est à l'occasion de

l'achat de sa jeune esclave que "le Juif Youssef" prend contact avec lui. Ce dernier le renseigne, entre autres, sur "la facilité qu'ont les Orientaux de prendre femme et de divorcer à leur gré" :

"Je comprenais bien que le juif Youssef ne cultivait pas ma connaissance sans quelque motif ; l'incertitude que j'avais là-dessus m'avait empêché déjà de l'avertir de mes visites au bazars à'esclaves ...Pour mettre fin à tout calcul possible, je me plaignis de ce que le prix de l'esclave avait presque épuisé ma bourse. "Quel malheur ! s'écria le Juif ; je voulais vous mettre de moitié dans une affaire magnifique qui, en quelques jours, vous aurait rendu dix fois votre argent ...Enfin n'en parlons plus. Je vous donnerai seulement un conseil : vous ne savez pas l'arabe ; n'employez pas le drogman pour parler avec votre esclave ; il lui communiquerait de mauvaises idées sans que vous vous en doutiez, et elle s'enfuirait quelque jour ; cela s'est vu."

Le Juif apparaît d'abord comme un financier à la recherche d'"une affaire magnifique". Mais il devient rapidement pour Nerval une sorte de révélateur de certains aspects de la civilisation orientale ; il est surtout celui qui révèle au poète les mystères des relations amoureuses avec les Orientales. Dans cette quête des amours exotiques qui semble être traditionnelle chez les voyageurs français en Orient, il semble occuper la place d'entremetteur. C'est un personnage que Nerval écoute et méprise en même temps. Il semble l'utiliser pour mieux trouver, dans cette aventure avec l'esclave javanaise, une sorte d'évasion exotique à son angoisse intérieure.

On note que l'on retrouve chez "le juif Youssef" les mêmes caractères que chez les Juifs viennois : Il apparaît d'abord comme un négociateur financier ; il est aussi celui qui initie aux rêves exotiques. Il y a là chez Nerval, on le voit, une constante de l'inconscient.

*

Cette image du Juif qui ne varie pas semble correspondre à ce que Jung appelle un "archétype" c'est-à-dire "une forme symbolique qui entre en fonction partout où n'existe encore aucun concept conscient, ou quand des raisons extérieures ou intérieures les rendent impossibles". C'est peut-être pour sublimer l'angoisse née de ces images archétypales que Nerval s'est réfugié dans la création poétique, avec *Les filles du feu* et *Les Chimères*.

Roger KLOTZ